La Honte

Kawkab al-Sharq, 15 mai 1933

Et pourquoi le Cabinet ne rougirait-il pas de honte, alors que ses membres sont des hommes comme les autres — qui ressentent et perçoivent les choses, qui sont satisfaits ou mécontents, qui trouvent la douleur douloureuse lorsqu'elle devient intense, et qui craignent la mauvaise réputation lorsqu'elle dépasse les bornes raisonnables ?

Le Cabinet a adopté, face à la question de l'économie, des positions dont on peut dire au mieux qu'elles sont ridicules — des positions que personne ne peut regarder avec sérieux, ni considérer comme on considère des positions qui se prêtent à l'examen et à la critique, et qui méritent d'être réfléchies et pesées.

À peine avait-il l'âge de savoir mieux qu'il emplissait le monde de clameurs sur le fait que le trésor de l'État était en danger, que l'économie — bien plus, la stricte austérité — était inévitable et incontournable, et que les fonctionnaires se devaient de répondre à l'appel du devoir, d'obéir à la voix de la patrie, et de renoncer à leur droit aux augmentations et aux avancements, afin que le trésor ne se vide pas, que l'État ne soit pas paralysé, et que l'Égypte ne soit pas exposée à la faillite. Les fonctionnaires se rebellaient intérieurement contre ces discours, mais ils y croyaient, s'y résignaient, répondaient à l'appel du devoir, et renonçaient à leurs augmentations et à leurs avancements. Mais à peine le besoin d'économie de l'État s'aggravait-il, et ses fonds menaçaient-ils de s'épuiser, qu'un nouveau sacrifice était demandé aux fonctionnaires, et qu'un nouvel appel était lancé au sentiment national et au devoir patriotique, et à l'idée d'épargner à l'Égypte l'incapacité et la faillite ; leurs traitements étaient réduits, ils s'en affligeaient, mais les acceptaient en répondant à l'appel du devoir. Puis il apparaissait que les réductions consenties étaient insuffisantes, et de nouveaux sacrifices leur étaient demandés ; le devoir envers la patrie leur était présenté sous des images qui emplissaient les cœurs de tendresse pour la patrie, de bienveillance à son égard, et de compassion pour elle, et ils abandonnaient ainsi une nouvelle part de leurs traitements ; ils s'étaient déjà préparés à de nouveaux sacrifices qui leur seraient demandés, et à de nouvelles charges qui leur seraient imposées. Mais voilà qu'ils regardaient et voyaient — et quel spectacle ! Ils voyaient que les avancements et les augmentations leur étaient interdits de façon générale, mais que la porte des exceptions ne tardait pas à s'entrouvrir

peu à peu, et que des avancements et des augmentations passaient par elle au profit d'un groupe de favoris et d'intimes, de clients et de proches ; ils souffraient et se taisaient — certains trop honteux pour parler, gardant le silence, d'autres trop prudents, détournant les yeux et s'effaçant. Et la porte des exceptions s'ouvrait plus grand encore, et davantage d'augmentations et d'avancements passaient par elle, et la douleur des fonctionnaires s'intensifiait, et leur ressentiment s'aiguisait ; certains marmonnaient, d'autres grognaient, et d'autres encore ne se gênaient pas pour parler clairement et protester ouvertement. Puis les fonctionnaires regardaient de nouveau et voyaient — et quel spectacle ! Ils voyaient que le Cabinet avait réduit tous leurs traitements, mais qu'il était ensuite revenu s'attarder autour de certains de ces traitements réduits jusqu'à les avoir rétablis tels qu'ils étaient, ou même augmentés quelque peu.

Il en avait agi ainsi avec un groupe d'étrangers dont les légations avaient protesté contre la réduction de leurs traitements au titre du droit de timbre ; le Cabinet avait prétendu que l'acceptation de ce droit par les étrangers était inévitable, mais il avait augmenté leurs traitements à concurrence de ce qu'il en avait réduit, voire davantage, donnant de la main droite à ces étrangers et reprenant de la main gauche. Et il en avait agi de même avec certains favoris et intimes, certains clients et protégés, pour lesquels il avait découvert des mérites rares et des aptitudes éclatantes ; il les avait récompensés pour ces mérites en argent, et pour ces aptitudes en avancements, et avait continué jusqu'à ce qu'il leur ait substitué, à la réduction, une augmentation, et à la perte, un gain — au point que d'autres auraient voulu que leurs traitements fussent réduits maintes fois, si seulement on avait pu découvrir pour eux des mérites à récompenser en argent, et des aptitudes à évaluer en avancements. Alors certains fonctionnaires marmonnèrent, d'autres grognèrent, et les plus exaspérés choisirent la franchise sur l'allusion ; les bureaux des administrations et des ministères, et les atmosphères des clubs et des cafés, se remplirent du désespoir des désespérés, de la convoitise des convoiteux, du ressentiment des mécontents, et des manœuvres des manœuvriers ; et l'atmosphère du gouvernement devint une atmosphère d'intrigue et de manège, de reproches et de griefs, de désespoir et de ressentiment : celui-ci se plaignant, celui-là espérant, un autre raillant, un autre encore s'en remettant à Dieu. Chacun pensant à son traitement : va-t-il baisser, va-t-il augmenter, ou va-t-il rester là où il est ? Chacun pensant à son échelon ; chacun pensant à ses collègues qui avaient quitté l'école en même temps que lui, ou après lui, et qui l'avaient ensuite

dépassé d'une avance qu'il n'avait aucun espoir d'atteindre.

Chacun pensant à tout cela, chacun en parlant, chacun l'ayant constamment à la bouche au bureau, au club, au café — et puis rentrant chez lui pour montrer à sa famille un visage assombri, un front renfrogné, et un caractère aigri. Ne parlant pas à sa femme des affaires des enfants, ni du sérieux ni du léger de la vie, ni des plaisirs et des peines du foyer — mais lui parlant du fait qu'Untel a été promu et qu'Untel a obtenu une augmentation, tandis que lui est toujours là où il était, sans avancement ni augmentation à son actif ; et du fait qu'il a rédigé un mémorandum dans lequel il se plaint et proteste, ou supplie et implore, ou défend ses droits et revendique sa part — et son mémorandum a été classé sans suite et ignoré, et ses supérieurs se sont mis à le regarder de travers, et à l'accueillir d'un sourire jaune plein de pitié et de mépris.

Et sa famille écoute tout cela et désespère et s'afflige, puis compatit et console, puis s'efforce de distraire et d'égayer sans parvenir à rien de ce qu'elle espère. Et les voilà tous plongés dans un chagrin profond et un ressentiment dense, et les voilà tous, comme lui, indignés et appelant sur les injustes la colère de Dieu ; et les petits de la maison jouent et s'ébattent, puis avisant leurs parents s'approchent d'eux avec des visages souriants et doux, pour ne trouver que des visages sombres et amers ; ils se retirent alors, la flamme de la joie et de l'allégresse éteinte dans leurs jeunes âmes, et se tournent les uns vers les autres pour se demander : pourquoi la tristesse a-t-elle changé le visage de notre père, et pourquoi notre mère a-t-elle mouillé sa joue de larmes ?

Il n'y a ni exagération ni excès dans ce que j'ai dit ; et je jure que les petits fonctionnaires en connaissent chaque mot, je jure qu'ils en confirment chaque mot, je jure que leurs familles en attestent chaque mot sans en nier une lettre ni en changer une chose ; et je jure que leurs filles et leurs fils craignent, bien souvent, de venir les voir ou de s'approcher d'eux, de peur de trouver sur leurs visages le chagrin et le souci qu'ils ne peuvent supporter de voir.

Et pourtant ces fonctionnaires sont les mieux lotis des Égyptiens, ceux qui ont les espoirs les plus larges parmi les Égyptiens, les plus confiants en leur lendemain parmi les Égyptiens, et les plus à l'abri de la soif et de la faim.

Et c'est ainsi que le Cabinet continuait d'étendre la main à un groupe de fonctionnaires et de la refermer sur un autre, jusqu'à ce que la méfiance eût atteint son comble entre collègues, et entre subordonnés et

supérieurs : une rivalité qui engendre la méfiance, une injustice qui engendre la méfiance, une iniquité qui engendre la méfiance ; et les charges de l'État tout au long de tout cela perdues et abandonnées — les unes exécutées avec nonchalance et répugnance, les autres négligées dans le ressentiment et le dédain.

Jusqu'à ce que vînt ce dernier jeudi, et que le Conseil des ministres se réunît le soir ; et une série de promotions et d'augmentations lui fut soumise, toutes des exceptions, débordant d'excès et de prodigalité dans cet excès. Certains ministres marmonnèrent, rapporte la presse, et d'autres grognèrent — et ils n'étaient pas sans excuses, car chacun d'eux avait besoin des exceptions, chacun d'eux avait fait des promesses et avait été prodigue dans ces promesses, et chacun d'eux entendait les plaintes des plaignants et les supplications des suppliants : pourquoi donc certains l'emporteraient-ils et d'autres perdraient-ils ?! Et c'est ainsi que le Conseil des ministres finit par choisir la franchise sur l'équivoque, et ouvrit en grand la porte de la promotion et de l'augmentation, autorisant les ministères et les administrations à lui soumettre les noms des personnes compétentes méritant une promotion ou une augmentation, afin qu'il examine leur cas et les récompense de leur patience. Mais ces promotions et ces augmentations approuvées le dernier jeudi sont nombreuses et scandaleuses, pleines de favoritisme et de ménagements, de préférence accordée à certains sur d'autres ; et si elles venaient à être connues, elles réveilleraient tout le ressentiment latent des fonctionnaires ; et si elles venaient à être connues, elles ouvriraient sur le Cabinet des portes qui devraient rester fermées jusqu'à ce que le tort fait aux lésés soit réparé et que les indignés soient apaisés ; et si elles venaient à être connues, elles feraient du Cabinet la cible des épigrammes de l'Opposition sur les conduites risibles et incohérentes qui ne procèdent ni d'une réflexion et d'un jugement réfléchis, ni d'une préférence de l'intérêt public sur la satisfaction des favoris et des intimes, et sur l'accommodement des intérêts et des désirs. Et les ministres sont des hommes comme les autres — ils éprouvent la gêne, ils connaissent la honte — et il faut donc que les décisions du jeudi soient tenues secrètes, gardées comme un secret bien protégé derrière des voiles baissés à travers lesquels nul regard ne saurait pénétrer, jusqu'à ce que la tempête se calme, que l'agitation s'apaise, et que d'autres promotions et augmentations apparaissent, de sorte que ces exceptions se noient dans la masse et passent sans que personne ne s'en aperçoive !

Et c'est ainsi que le Cabinet s'est trouvé une issue à ce mauvais pas — mais il peut être bien assuré que cette issue ne lui permettra de sortir de rien. Ses secrets sont connus quelle que soit la discrétion qu'il leur accorde, et ses affaires cachées sont mises au jour quels que soient les voiles dont on les couvre ; et rien ne le sortira de ce mauvais pas que deux choses, dont la plus douce est amère : soit il annule les exceptions qu'il a approuvées, soit il inonde les fonctionnaires d'un torrent d'augmentations et de promotions, et ce jour-là les gens riront de la légende de l'économie, comme ils ont ri naguère d'une grande quantité d'autres légendes du Cabinet..!!

Mais vraiment : la conduite du Cabinet n'est-elle pas bien faite pour éveiller dans l'âme de ses ministres l'émotion de la honte ?.